

L'ALTISSIME ASTARTÉ DE LA VIA APPIA NUOVA ET SES RACINES ORIENTALES

Eric Gubel

Introduction

Ces quelques pages sont dévolues à une nouvelle représentation de la déesse Astarté – « l'altissime Astarté » selon la dédicace en caractères grecs – décorant un relief qui représente en outre un cas des plus significatifs du *Nachleben* de l'iconographie religieuse phénicienne dans l'empire romain de la première moitié du II^e siècle de notre ère. Destiné à l'origine au volume d'hommage dédié à Jean-Paul Rey-Coquais¹, le manuscrit s'est égaré en cours de route pour Beyrouth; aussi je suis d'autant plus reconnaissant vis-à-vis de l'ami de longue date et éditeur de *SEL* pour cette chance de honorer notre collègue après tant d'années de fouilles conduites dans « sa » Pérée d'Arados. Les nombreuses études de Jean-Paul Rey-Coquais représentent non seulement un enrichissement considérable pour l'histoire du Proche-Orient hellénisé, mais aussi pour l'analyse du substrat des cultures autochtones qui s'y sont succédées antérieurement. Quoique certes plus à l'aise dans ce dernier domaine, il m'ait toutefois semblé opportun de présenter ici un document romain d'un intérêt considérable pour ce substrat sémitique, mais qui semble néanmoins (du moins à ma connaissance) avoir échappé aux spécialistes du Proche-Orient ancien.

Découverte et description du relief de l'altissime Astarté

Découvert en 1929 dans la *Villa dei Quintili* située près de la borne VII de la *Via Appia Nuova* (Rome), le relief qui nous intéresse ici fut décrit comme suit par son découvreur (G. Annibaldi):

«Bas relief en marbre rectangulaire. Restauré à partir de trois fragments. Hauteur 0 m 53, largeur 0 m 28.

Sur un fond entouré d'une bordure est figuré en faible relief, de profil à droite, une figure ailée, les pieds posés sur un lion couché; manquent sa tête, l'aile de gauche ainsi qu'une partie du fond. La figure qui de par l'accent mis sur les seins est sans doute du sexe féminin, est vêtue de l'*apoptygma* ainsi que d'une longue tunique descendant jusqu'aux chevilles, laissant les pieds découverts tout en lui enveloppant le corps entier; elle est munie de quatre paires d'ailes alternativement étendues ou repliées sur le corps. Sa main droite tient une fleur de lotus (*sic*) tandis que la main gauche est levée dans un geste de bénédiction. Sur les épaules se distingue l'extrémité du *klaft* qui devrait descendre du sommet de son crâne. En haut, une tête de rapace surmontée d'un *uraeus* avec le disque solaire sur un croissant lunaire, voire plutôt sur des cornes de vaches. En dessous de son bras de droit se trouve une inscription en deux lignes près qu'entièrement effacée qui se

¹ *Mélanges en l'honneur de Jean-Paul Rey-Coquais*, Beyrouth 2007 (= *MUSJ* 60), sous presse.

laisse lire, non sans difficulté mais toutefois avec une certitude assurée, ὑψίστη Ἀστάρτη» (trad. de l'italien).

Bibl. : G. Annibaldi, "Scoperta di ruderi di edificio rustico e rinvenimento di sculture al VII chilometro dell' Appia Nuova", *NSc* 1935, p. 91-94 n° 20, fig. 16; C. Pietrangeli, *I monumenti dei culti orientali... (non visti): Cataloghi dei Musei Comunali di Roma*, I, Roma 1951 (*id.*); U. Schädler, "Scavi e scoperte nella villa dei Quintili", *apud* A. Ricci, *La villa dei Quintili*, Roma 1998, p. 63 n. 342; *Via Appia. La villa dei Quintili*, Milano 2000, p. 63-65, fig. 75.

Analyse iconographique

Ne se contentant pas d'une énumération des *comparanda* pour les détails iconographiques qu'offre cette stèle et dont quelques uns seront dûment repris dans l'analyse suivante, G. Annibaldi remarqua qu'il s'agissait de la deuxième attestation du nom de la déesse phénicienne que le sol romain avait livré jusque là. Des fouilles exécutées en 1859 au lieu-dit *Vigna Bonelli* près de la Porta Portese avaient en effet livré un relief portant des inscriptions palmyrénienne et grecque nommant, à côté de Bel et de 'Aglibol, la déesse Astarté².

A l'encontre des représentations canoniques de l'iconographie phénicienne d'Astarté (ou de sa manifestation dans le panthéon gyblite en tant que *Ba'alat Gubal*), le *disque solaire* de la déesse est serti ici entre deux paires de cornes³. A moins qu'il soit purement décoratif, ce dédoublement s'explique peut-être par le fait que la coiffe ancestrale héritée de la déesse égyptienne Hathor (voire Isis-Hathor) comme symbole de la fertilité, donna suite à une autre interprétation dont Philon de Byblos fait écho: « Astarté plaça sur sa propre tête comme insigne de la royauté une tête de taureau »⁴.

La robe de plumes fut empruntée au début du Ier millénaire av. J.-C. à l'art égyptien, époque à laquelle elle y servait de costume d'apparat aux grandes prêtresses comme l'illustre par exemple l'admirable bronze incrusté d'or et d'argent de la divine adoratrice Karomama Merytmut I (deuxième moitié du IXe s. av. J.-C.)⁵. Plusieurs ivoires de style phénicien du IXe – VIIIe siècle av. J.-C. ainsi que des détails du décor gravé de quelques sceaux témoignent de l'adoption de la robe de plumes dans la production locale⁶. Dans le monde punique, les terres cuites de la cave d'es Cuyram à Ibiza⁷ ainsi que le sarcophage d'Arishutbaal, prêtresse carthaginoise d'Astarté au IIIe s. av. J.-C. et retrouvé dans sa

² M.A. Lanci, "III. Monumenti. Iscrizione bilingue". *Bulletino dell'Istituto di corrispondenza archeologica*, 1860, p. 58-61 et C.L. Visconti, "Escavazioni della Vigna Bonelli fuori della Porta Portese negli anni 1859 e 60", *ibid.*, p. 423-28. Pour une clepsydre ptolémaïque trouvée au même endroit: A. Roulet, *The Egyptian and Egyptianizing Monuments of Imperial Rome*, Leiden 1972, p. 145 n° 326.

³ Sur Astarté, cf. C. Bonnet, *Astarté*, Rome 1996, *passim*.

⁴ *FGrH* 790 F 2, 10, 31.

⁵ J. Yoyotte, "Les Adoratrices de la Troisième Période Intermédiaire. A propos d'un chef-d'œuvre rapporté d'Égypte par Champollion", *BSFE* 64, 1972, p. 31-52; K.A. Kitchen, *The Third Intermediate Period in Egypt (1100-650 B.C.)*, Warminster 1986, p. 322-23, § 282*.

⁶ Cf. M.E.L. Mallowan, *Nimrud and Its Remains*, II, London 1966, p. 548 n° 480 pour l'exemple le plus significatif.

⁷ M.E. Aubet Semmler, "Algunos aspectos sobre iconografía púnica: las representaciones aladas de Tanit", *Revista de la Universidad Complutense* 25, 1976, p. 61-82; ead., *El santuario de Es Cuieram*, Eivissa 1982, p. 14-27.

tombe à la colline de Sainte Monique⁸, corroborent l'observance de cette prescription vestimentaire, dont témoigne également encore la statue du génie africain léontocéphale (*Genius Terrae Africae*) du sanctuaire néo-punique de Thinissut au Cap Bon⁹.

La « fleur de lotus », en réalité plutôt un papyrus stylisé, se retrouve dans la main d'une déesse trônant sur un relief du début du Ve s. av. n.è de la région de Tyr¹⁰; une autre stèle de la fin du même siècle mais de provenance inconnue représente une divinité également vêtue du *chiton* et tenant une fleur semblable dans la main¹¹. Ce sont de nouveau deux papyri que tient dans les main une déesse tétraptère à coiffe solaire sur un/des cachets de jaspe vert d'Ibiza¹². Si ce scarabée met l'accent sur le rôle crucial que joue la déesse dans le domaine de la fertilité, un autre scarabée taillé dans la même matière la représente comme dame des cieux – littéralement en position *altissime* pour paraphraser l'inscription de notre stèle – parcourant l'élément vide à l'aide de ses deux paires d'ailes, coiffée de la couronne posée sur une tête de rapace et tenant deux fleurs (lotus ?) dans les mains¹³. Greffé sur les compositions mettant en scène des érotés volant en vogue dans la glyptique grecque dès la fin de l'époque archaïque et au long de l'époque classique, cette image glyptique est importante pour fixer le cadre chronologique, le moment à partir duquel la quasi-totalité des éléments réunis sur la stèle romaine étaient combinés.

Le concept de génies et *divinités tétraptères* – à quatre ailes, déjà très populaire en Orient à l'époque mitanienne¹⁴ – fut repris dans l'art de la plupart des civilisations du Levant dès l'aube du Ier millénaire. Au VIIIe siècle, un scarabée d'agate blanche reproduit l'Astarté tétraptère au dos d'un lion et on la retrouve deux siècles plus tard, quoique sans son animal-attribut, sur un sceau d'Ibiza¹⁵. Transmis à l'Occident lors de la période orientalisante¹⁶, le concept du génie, voire de la divinité à quatre ailes s'est maintenu dans l'iconographie d'une déesse comme Artémis en *Potnia Thérôn*, héritière des lions dans sa manifestation de chasserresse (A. ἰοχέαιρα) et héritière du carquois d'Anat et d'Asiti, sœurs d'Astarté¹⁷. Les deux paires d'ailes caractérisant les divinités des vents dans l'art pharaonique d'époque tardive sont associées à des divinités éoliennes

⁸ H. Benichou-Safar, *Les tombes puniques de Carthage*, Paris 1982, p. 218, n° 53.

⁹ M. Leglay, *Saturne Africain. Monuments, I. Afrique Proconsulaire*, Paris 1961, p. 7 et pl. III.1.

¹⁰ E. Gubel, *Phoenician Furniture. A Typology Based on Iron Age Representations with Reference to the Iconographical Context*, Leuven 1987 (= *Studia Phoenicia* VII), p. 104 cat. 44, 107, 109, pl. XVIII.

¹¹ *Ibid.*, p. 81 cat. 34, 82-83, pl. XIII.

¹² J. Boardman, *Classical Phoenician Scarabs. A Catalogue and Study*, Oxford 2003, p. 34 n° 6/73 pl. 6; pour une image semblable sur une bague, *ibid.*, pl. 64:62 et, pour le parèdre de cette déesse, le "Mercure phénicien", pl. 50:6/X23; enfin, sur la genèse de l'image glyptique de la déesse ailée, cf. E. Gubel, "Notes iconographiques à propos de trois sceaux phéniciens inédits (CGPH.4)", *Contributi e Materiali di Archeologia Orientale* IV, 1992, p. 178-86.

¹³ J. Boardman, *op. cit.*, p. 44 n° 10/38 A, pl. 10.

¹⁴ W.A. Ward, "The Four-winged Serpent on Hebrew Seals", *RSO* 43, 1968, p. 135-43.

¹⁵ Respectivement F. Lajard, *Introduction à l'étude du culte public et des mystères de Mithra en Orient et en Occident*, Paris 1847, pl. LXVIII :21 et J. Boardman, *op. cit.*, pl. 6:6/73.

¹⁶ Plaquette décorative en terre cuite de Cerveteri, d'après W. Dorow, *Voyage archéologique dans l'ancienne Étrurie*, Paris 1829, p. 40, pl. XV :2.

¹⁷ *LIMC* II.2, 445 Artemis 35 (amphore d'Orvieto), 502 Artemis 706.

comme les Boréades Kalais et Zetes¹⁸ ou (plus occasionnellement) leur père¹⁹ et se retrouvent dans l'iconographie d'Eos et de Thesan, avatars de l'Aurore romaine²⁰, comme sous forme d'une multitude des divinités panthées figurant sur maintes intailles magiques / «Abraxas» dans un contexte iconographique qui très souvent ne laisse que peu de doute quant à l'impact des prototypes sigillaires orientaux²¹.

Le lion sert d'attribut à l'Astarté nue sur des éléments de cuirasse équestre de tradition phénicienne ou araméenne du IXe – VIIIe s. av. J.-C.²², ensuite sur des plaques d'or (éléments de diadème ou de *polos* ?) où la même déesse guerrière est représentée en position debout sur le dos du fauve²³. Peu avant ou pendant l'époque perse, ce motif se retrouve encore sur des plaquettes sidoniennes en terre cuite situant la déesse et son animal attribut dans l'encadrement d'un *naos*²⁴, tandis que deux sceaux contemporains la représentent en archère, vêtue cette fois-ci d'un *himation*²⁵. Toujours au Ve s. av. n.è., la substitution de la déesse nue par la version habillée va de pair avec l'élaboration d'un autre motif représentant la déesse assise sur un trône flanqué d'une paire de lions, dont la sculpture comme la glyptique phénicienne nous ont conservé quelques exemples²⁶.

Enfin, quant à l'*inscription* grecque, l'emploi du titre rappelle celui de deux inscriptions de la périphérie de Byblos, à savoir Zeus *Très-Haut*, Δί' Ὑψίστω, correspondant au Baal des Cieux (Ba'al Shamêm), comme dans plusieurs autres dédicaces de la Syrie et du Liban hellénistique²⁷. L'inscription d'une maquette de trône en terre cuite porte une dédicace bilingue où le titre gyblite de l'Astarté poliade de Byblos (*B^clt gbl*) est rendu en grec par (ΑΣΤΑΡΤΗ) ΘΕΑ ΜΕΓΙΣΤΗ²⁸. C. Bonnet a remarqué à juste titre que ΜΕΓΙΣΤΗ « rend probablement l'épiclèse de *rbt* qui est généralement attribuée à la Baalat dans les inscriptions de cette époque; Philon de Byblos, parlant

¹⁸ LIMC III,1, p. 130-131 Boreadai 36, 46; III,2, plusieurs exemples aux planches 100-105.

¹⁹ LIMC III,2, 119 Boreas 62b.

²⁰ E.a. LIMC III,2, 584; Thesan 6, 21 et 585, 586; Thesan 38-39.

²¹ E.a. H. Philipp, *Mira et Magica*, Mainz am Rhein 1986, pls. 45 :176, 177; 46 et pour les antécédents orientaux E. Gubel, "Byblos : l'art de la métropole phénicienne", *apud* E. Acquaro - F. Mazza - S. Ribichini - G. Scandone - P. Xella (éds), *Biblo. Una città e la sua cultura. Atti del Colloquio Internazionale (Roma, 5-7 dicembre 1990)*, Roma 1994, p. 94-95.

²² E. Gubel, "Phoenician and Aramean Bridle-harness Decoration: Examples of Cultural Contact and Innovation in the Eastern Mediterranean", *apud* Cl. E. Suter - Chr. Uehlinger (éds), *Crafts and Images in Contact*, Fribourg – Göttingen 2005, p. 129.

²³ E. Gubel, "Phoenician Lioness Heads from Nimrud: Origin and Function", *Studia Phoenicia* III, 1985, p. 192-94.

²⁴ E. Gubel, "Une nouvelle représentation du culte de la Baalat Gebal ?", *Studia Phoenicia* IV, 1986, p. 274-76, fig. 10.

²⁵ J. Boardman, *op. cit.*, pl. 16: 16/6, 16/7 .

²⁶ E. Gubel, *op. cit.*, p. 80-84, pls XIII-XIV.

²⁷ E. Lipinski, *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, Leuven 1995, p. 85-86 nn. 142 et 147 ; H. Niehr, *Ba'alšamem. Studien zur Herkunft, Geschichte und Rezeptionsgeschichte eines phönizischen Gottes*, Leuven 2003, p. 41-42, 385 s.v. Zeus Hypsistos.

²⁸ P. Bordreuil - E. Gubel, "Baalim", *Syria* 62, 1985, p. 182-83, dernièrement J.-F. Salles, "Byblos hellénistique", *ΤΩΙΟΙ* Suppl. 4, Lyon 2003, p. 86, fig. 20.

d'Astarté, la qualifie du reste de *μεγίστη* (*apud* Eusèbe de Césarée, *P.E.* I 10, 31) »²⁹. Est-ce une raison suffisante pour écarter Byblos des villes de la côte phénicienne *sensu largo* dont l'iconographie de notre relief serait originaire ?

En guise de conclusion

Comme l'avait déjà pressenti son découvreur dont la thèse s'est vu corroborée ici à l'épreuve de nouveaux documents, le relief romain de la *Via Appia Nuova* trahit en effet la main d'un artiste familier avec l'iconographie phénicienne. Il faut cependant insister sur le fait que la source iconographique remonte à un temps déjà révolu à l'époque de la création de l'œuvre, si du moins il ne s'agit pas d'un réemploi d'une pièce déjà « antique », plutôt que d'une composition à traits archaïsants du 2^e siècle de notre ère. Or, trop d'éléments nous font encore défaut pour postuler l'apport d'un artiste originaire de la côte syro-phénicienne et ressortissant de la communauté sémitique de Rome, dont seuls les éléments nabatéen et palmyrénien sont signalés par des inscriptions³⁰.

Notons cependant que la demeure qui a livré ce relief a été identifiée comme celle d'une famille originaire de la *Colonia Alexandria Augusta Troas* sous Nerva³¹, cultivant apparemment des liens tout particuliers avec la Syrie, où Sextus Quintillius Condius, consul en 180 de notre ère, se réfugia d'ailleurs afin d'échapper à la peine de mort décrétée par Commode. L'une de ces préoccupations de gestion familiale touchait plus spécifiquement le commerce de pistaches (*Pistacia vera L.*), introduit environ un siècle auparavant à Rome par un dénommé Vitellius sous Tibère³² et dont Claude Galien, *De alimentorum facultatibus*, II, 30 en situe le centre de production à *BeryalBeria*, en d'autres termes, la ville d'Alep en Syrie du Nord.

La parole est donc aux spécialistes de la sculpture romaine pour établir si nous avons affaire ici à un relief exécuté en Italie au cours du II^e siècle, sinon à un relief importé de l'Orient contemporain comme l'iconographie paraît suggérer. Dans le dernier cas, il convient de l'ajouter au dossier des objets de style « néo-phénicien » récemment enrichi par l'étude de documents de la région de Tyr, du Iqlîm al-Kharroub, de Tripoli ou, encore, de Lattaquié³³.

²⁹ C. Bonnet, *op. cit.*, p. 20 et *ibid.* n. 10 pour la critique émise par J. Elayi. Pour ce type de maquettes, cf. E. Bayer-Niemeier, *Liebighaus-Museum Alter Plastik. Bildwerke der Sammlung Kaufmann. I. Griechisch-Römische Terrakotten*, Melsungen 1988, p. 279 n°s 738-739 (datés aux 2^e-3^e s. de notre ère!). Un exemplaire inédit provenant du musée du Caire se trouve dans les réserves de la collection égyptienne des Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles sous le n° E. 3970.

³⁰ E. Lipinski, "4. Phénico-Puniques à Rome". *apud id. e.a., Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout 1992, p. 377.

³¹ R.J.A. Talbert (éd.), *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, Princeton /Oxford 2000, 56 C2, PW 11. col. 1396; A. Trotta *apud* A. Ricci, *La Villa dei Quintili. Fonti scritte e fonti figurate*, Roma 1998, p. 11-22.

³² PW XX, 2. col. 1810.21-22.

³³ Resp. E. Gubel e.a., Musée du Louvre. Département des antiquités orientales. Art phénicien. La sculpture de tradition phénicienne. Paris /Gand 2002, p. 126-28 n° 124 ; idem, "The Breath of Life or: the Riddle of the Ram-headed Scepter", *AHL* 13, 2001, p. 36; idem, "Some 'well-to-do Ladies' of Imperial Tripoli", *Varia Bruxellensia* VI, 1997, p. 117-30 et K. Lembke, "Grenzgänger: Zwei ägyptisierende Sarkophage aus Westsyrien", in C.-B. Arnst - I. Hafemann - A. Lohwasser (éds), *Begegnungen. Antike Kulturen im Niltal. Festgabe für E. Endesfelder, K.-H. Priese, W.-F. Reineke, S. Wenig von Schülern und Mitarbeitern*, Leipzig 2006, p. 261-71



Figure 1
Relief d'Astarté.